

INDE

La cité utopique d'Auroville au bord de l'implosion

Rien ne va plus pour la communauté hippie qui a bâti cette ville atypique depuis 1968. Depuis trois ans, le gouvernement indien veut faire grandir Auroville à marche forcée, et réduit au silence ou à l'exil tous ceux qui dénoncent sa gestion.

REPORTAGE

CÔME BASTIN
CORRESPONDANT À BANGALORE

Aravinda habite une jolie maison en bois et travaille depuis 2006 pour Auro Orchard, ferme destinée à nourrir Auroville. Mangues, goyaves, patates douces, noix de coco et cajou bios y sont cultivés sur 25 hectares. Un peu moins, à vrai dire, depuis que cette exploitation, la plus ancienne d'Auroville, s'est vue amputée d'un tiers de son terrain.

« Un mur a été construit au cœur des champs il y a six mois », décrit Aravinda. « On a simplement appris par les villageois qu'un nouveau propriétaire avait élu domicile de l'autre côté. La Fondation d'Auroville a nié puis finalement reconnu que le terrain avait été vendu, sans nous dire pourquoi. » Cité utopique au nord de Pondichery, Auroville n'est plus ce qu'elle était.

La géographe indienne Lata Iyer nous a donné rendez-vous dans la grande forêt de Darkali. « C'est ici que de premières communautés se sont installées dans des cabanes pour planter des arbres, transformer un désert stérile en oasis », raconte celle qui vit là depuis 2003. « Darkali constitue aujourd'hui un véritable écosystème qui joue un rôle central dans la rétention des pluies. » Aujourd'hui, cet écosystème est coupé, quelques mètres plus loin, par un corridor de boue ponctué de piliers en béton armé. « Voilà ce qu'ils font : abattre des arbres pour construire des voies de seize mètres de large qui ne mènent nulle part », se désole la géographe. « A Auroville, on ne croise que quelques scooters et des vélos ! »

Jungle et villas rétro-futuristes

Auroville est fondée en 1968 par Mirra Alfassa, mystique française à la vie romanesque devenue gourou en Inde. Elle imagine une cité « où tout être humain de bonne volonté peut vivre librement comme un citoyen du monde ». Dans l'enthousiasme des années 70, quelques centaines de pionniers rejoignent Auroville, soutenue par l'Inde, l'Unesco et de nombreux pays.

Auroville, c'est aujourd'hui une grande jungle, parsemée de villas à l'architecture rétro-futuriste. Un endroit à part qui a reçu 67 récompenses indiennes et mondiales pour son travail sur l'architecture durable, la régénération des sols ou la gestion des déchets. On y trouve quelque 3.300 Aurovilliens, dont 1.700 Indiens qui ont droit à un tout petit salaire et un logement.

Cette cité abrite quelque 3.300 personnes, dont 1.700 Indiens.

© AFP.



En 2021, l'Etat Indien nomme Jayanti Ravi à la tête de la Fondation d'Auroville, une sorte de municipalité qui prend normalement en compte la voix des habitants. Mais, très vite, tout dégénère alors que Jayanti Ravi décide de la construction de routes et d'immeubles, avec l'objectif d'accueillir 50.000 habitants. Malgré l'opposition majoritaire des Aurovilliens, elle envoie les bulldozers faire place nette, abattant les arbres plantés par les pionniers.

Ceux qui contestent ce plan d'urbanisme sont exclus des organes de gouvernance et remplacés par des fonctionnaires zélés du reste de l'Inde. Les étrangers les plus véhéments sont même exclus d'Inde, la Fondation ayant la main sur leurs visas. « Nous avons protesté avec des veillées pacifiques ou des pétitions », raconte Lata Iyer. « Mais on nous a répondu que questionner la Fondation, c'était s'opposer à la nation. »

Peur sur Auroville

Par peur de perdre le fruit de toute leur vie – il n'y a pas de propriété privée à Auroville –, la plupart se sont résignés au silence. « On vit sous une loi martiale », résume Lucas Pollet, un Français de 28 ans qui « n'a plus rien à perdre ». « Un nouveau règlement nous dissuade de parler à la presse ou d'héberger des invités et prévoit des stages de rééducation. On est très loin des idéaux de liberté d'Auroville. »

Depuis la terrasse où il nous reçoit, on aperçoit la grande sphère dorée du Matrimandir, bâtiment iconique d'Auroville dédié à la méditation. Il est aujourd'hui cerné de collines de gravats, alors que la Fondation a entrepris de creuser un immense lac autour. « C'est apocalyptique et cela montre que les chantiers sont faits n'importe comment et au mépris des alertes environnementales », décrit le jeune homme.

Plus personne ne comprend rien aux projets de la Fondation. Pour certains, l'idéal international et *new age* d'Auroville fait tache dans l'Inde de Narendra Modi, le Premier ministre, qui a fait de l'hindouisme le plus dur le pilier de l'identité de l'Inde. « Plus que les arbres, c'est l'alchimie de cette communauté qui est visée par les nationalistes hindous », déplore une Française anonyme.

Dessous-de-table

Alors que les terrains autour de ce havre de verdure ont pris beaucoup de valeur, d'autres y voient une simple affaire de gros sous, avec les dessous-de-table indissociables du secteur foncier en Inde. « Des parcelles sont cédées à des promoteurs pour quelques milliers d'euros alors qu'elles valent 40 fois plus », explique Lata Iyer.

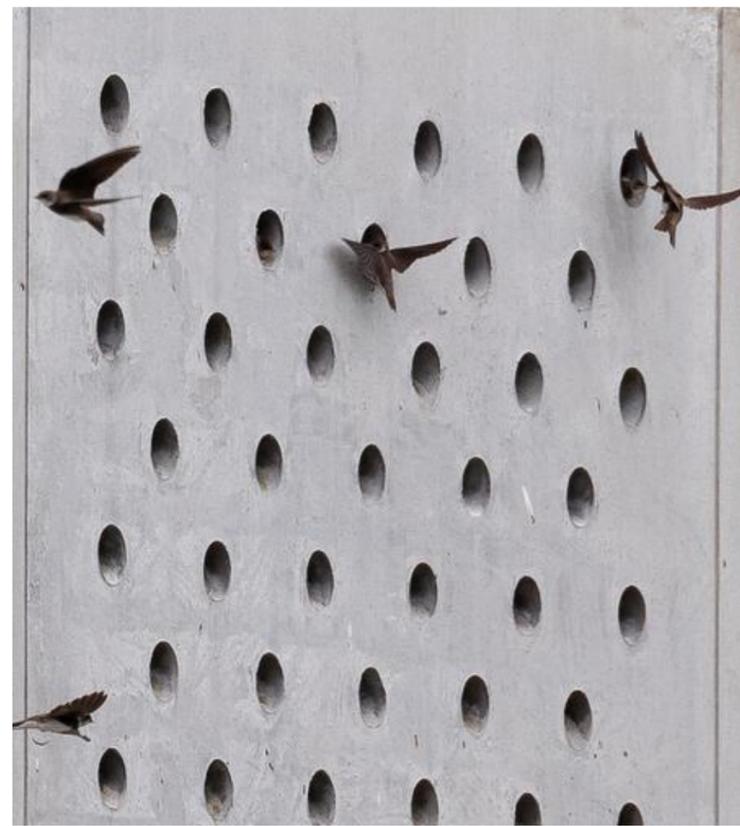
Quoi qu'il en soit, face à la dégradation de l'environnement – dans tous les sens du terme –, certains préparent leur départ la mort dans l'âme. « Auroville est loin d'être parfaite, mais on a quand même construit une ville écolo qui répond aux défis aujourd'hui », regrette un habitant. « Ici on se passe de climatisation, les enfants grandissent au vert, les services de base sont gratuits. »

S'il peut compter sur une maison en Europe à son retour, ce n'est pas le cas de beaucoup d'Aurovilliens étrangers. Ils se sont investis quasi bénévolement pendant des décennies pour leur rêve, qui ressemble de plus en plus à un cauchemar.

BIODIVERSITÉ

Les inondations de 2021 ont épargné certaines espèces

Une étude de Natagora conclut que l'hirondelle de rivage et le martin-pêcheur sont toujours bien présents sur les berges des cours d'eau. Le cincle plongeur, lui, souffre de la présence du raton laveur.



FRÉDÉRIC DELEPIERRE

En matière de biodiversité, les bonnes nouvelles sont rares. Les conclusions d'une étude menée par Natagora sont de celles-là. Elles révèlent qu'à la suite des crues catastrophiques de juillet 2021 qui ont fortement impacté les bassins versants de plusieurs rivières de l'est de la Wallonie, aucun impact fort et durable n'a pu être mis en évidence sur les espèces patrimoniales que sont le martin-pêcheur, le cincle plongeur, l'hirondelle de rivage, la salamandre tachetée ou encore les libellules que sont la cordulie à corps fin, le gomphe vulgaire et le gomphe à pinces. Les naturalistes mobilisés pour l'étude n'excluent toutefois pas que « pour certaines espèces, des impacts négatifs significatifs se soient probablement produits, au moins localement, dans des secteurs fortement impactés par les crues ou les travaux de remise en état. C'est le cas, par exemple, pour la salamandre tachetée, dont les larves sont susceptibles d'être emportées par le courant. »

De manière précise, l'étude menée à la demande la Région wallonne constate que « 251 à 284 couples d'hirondelles de rivage étaient installés dans les berges de rivières en 2023. Ce nombre est similaire ou en légère hausse par rapport aux 208 à 262 couples recensés en 2001 à l'occasion de l'Atlas des oiseaux nicheurs de Wallonie ». Néanmoins, cela reste toujours inférieur aux 402 couples dénombrés pour la période 1972-1973. La faute à de nombreux travaux hydrauliques, selon Natagora.

251
251 à 284 couples d'hirondelles de rivage étaient installés dans les berges de rivières en 2023. Ce nombre est similaire ou en légère hausse par rapport aux 208 à 262 couples recensés en 2001.

Garder les berges naturelles

La situation du cincle plongeur est plus ambiguë car « des déclinés et des augmentations localisés ont été mis en évidence ». « L'enquête de terrain donne plutôt des résultats rassurants quant à

L'hirondelle de rivage n'a pas trop souffert des inondations de l'été 2021 dans la région liégeoise.

© PIERRE-YVES THIENPONT.

l'évolution à court terme suite aux inondations de 2021 », commente Jean-Yves Paquet, directeur du département études de Natagora. « Un sujet devient cependant préoccupant, c'est la présence de plus en plus importante du raton laveur qui est un prédateur des poussins aux nids. Sur le long terme, il peut provoquer le déclin du cincle plongeur. »

De son côté, la population de martins-pêcheurs d'Europe connaît une progression significative en Wallonie. « L'espèce tire probablement profit des changements climatiques en cours », commente Jean-Yves Paquet. « La succession d'hivers doux et de mois de mai chauds et secs lui est bé-

néfique. La vigilance reste toutefois de mise si ce type d'inondations se reproduit. Le martin a besoin de berges naturelles, il ne faudra donc pas les canaliser lors des reconstructions futures. C'est une espèce adaptée à des rivières dynamiques. Si on laisse faire la nature, ça ira. »

Les conclusions générales de l'expert sur l'étude relèvent que « les espèces patrimoniales sont habituées à des rivières en crue et elles s'adaptent. (...) Le timing des inondations a également été favorable à des espèces comme l'hirondelle de rivage car, en juillet, les petits avaient pris leur envol. Les conséquences auraient été plus lourdes en juin. »

Jean-Yves Paquet attire enfin l'attention sur les risques représentés par la pollution. « Des stations d'épuration ont été détruites le long de la Vesdre ce qui fait revenir la pollution. A long terme, cela peut avoir un impact lourd sur certaines espèces patrimoniales ou pas. »

Sur le long terme, le raton laveur peut provoquer le déclin du cincle plongeur

Jean-Yves Paquet
Directeur du département études de Natagora

”